

Jean Ray

La cité de l'indicible peur

Presse écrite

Bifrost, juillet-août 2017

Il y a du jeu dans *La Cité de l'indicible peur*... Triggs, ce détective malgré lui, ne jauge ni ne juge les événements, mais il les fait pourtant jouer. Il permet ainsi d'aller au-delà du décor « plus british que british » de la ville d'Ingersham. Détective involontaire, il découvre non seulement un vrai trafic de faux billets, mais il fait aussi dire aux habitants des choses tues et cachées... Surtout, il fait jouer dans le roman cette alternance entre ce qui relèverait du roman policier et ce qui renverrait à la tradition du récit fantastique. Les deux perspectives se rejoignent, ce qui fait tout le sel du récit, au point que la critique ait pu avancer qu'il s'agissait là d'un faux roman policier, ou d'un faux roman d'épouvante. Si l'on semble donc s'écarter du récit fantastique, le lecteur pourra s'interroger sur cette ouverture historique de haute volée, avec cette « Grande peur » et ces « Ils » qui franchissent les siècles et parcourent l'Angleterre, avant d'atteindre la petite ville d'Ingersham, alors que les habitants n'ont que pour seules préoccupations gastronomie et sexualité. Que reste-t-il de cette « Grande peur » si Scotland Yard réussit à démonter la machination humaine ? Le lecteur pourra alors questionner le seul « vrai » fantôme du roman, qui erre solitaire dans l'hôtel de ville, sans que personne ne s'en préoccupe désormais. Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui Ils sont, promettait en quelque sorte le début du récit. Dis-moi ceux que tu ne hantes plus, je te dirai ce qu'ils sont devenus, avance-t-il finalement... Ce qu'ils sont devenus ? Des personnages à l'écart de l'Histoire, qui refusent toute rupture, toute avancée, se contentant de profiter du présent, de ce qui est littéralement à portée de main. Pas de femme ? Un mannequin suffira. Pas d'homme ? Des repas et des objets les remplaceront. Pas de Dieu ? Un

détective le supplantera. C'est ce règne du faux, des palliatifs, qu'invite à découvrir ce roman, avec un seul plaisir vrai : celui de la lecture.

Arnaud Huftier

Causeur, juillet 2016

Dans cette « école belge de l'étrange » qui a renouvelé le genre fantastique avec des noms comme Franz Hellens, Marcel Thiry ou Michel de Ghelderode, Jean Ray (1887-1964) fait incontestablement figure de père fondateur. Ce Belge flamand commence à écrire en français assez tardivement, mais il donnera dans cette langue quelques grands classiques de la littérature d'épouvante (...) *La Cité de l'indicible peur*, joue le jeu de la parodie, dès son titre hyperbolique, en racontant la destinée tragique de la ville d'Ingersham, périodiquement envahie par des fantômes qui sont aussi ceux de la culpabilité de chacun, variation décalée sur le thème « Dis-moi qui te hante, je te dirai qui tu es ».

Télérama, 22 juin 2016

Si on vous dit belge, graphomane et génial, vous pensez Simenon ? Il en est pourtant un autre, auteur présumé de neuf mille trois cents textes, chansons, articles, nouvelles et romans, et ayant écrit sous une cinquantaine de pseudonymes. Son nom: Jean Ray (1887-1964). Son univers est fait de maisons hantées, de marins saouls, de trésors lointains et de dieux égarés.

Sa langue est unique, à la fois poétique et barbare, évocatrice et elliptique, sautant d'un lyrisme tourmenté à un sordide échevelé. Lisez *Malpertuis* (1943), son chef-d'œuvre, et voyez comment il mêle le quotidien de petits propriétaires et la

mythologie grecque, ou cette *Cité de l'indicible peur* (1943) qui distille une horreur rampante dans les brumes d'une Angleterre plus froide que nature...

Jean Ray, c'est Pierre Mac Orlan mordu par Edgar Poe, Stevenson réécrit par Lovecraft... Depuis trente ans, ses livres étaient presque introuvables. Les éditions Alma vont republier, en trois ans, ses principaux recueils. De quoi se griser à l'une des œuvres les plus enivrantes que nous ait offertes la littérature fantastique.

Hubert Prolongeau

L'Obs, 1^{er} juillet 2016

Très belle réédition en version complète de ce best-seller de 1943, classique du polar fantastique belge adapté pour l'écran dans les années 1960 par Jean-Pierre Mocky. Dans la petite ville anglaise d'Ingersham, des fantômes rôdent et assassinent des habitants nommés Snugg, Cobwell ou Bubsey. Heureusement, l'inspecteur Triggs, bien qu'obèse et incompetent, mène l'enquête. Tout est ici caricaturalement British, tout sent le toc, la pipe et le vieux cuir, mais c'est fait exprès. Beau comme ce vieux mot suranné épouvante.

Arnaud Gonzague

Libération, 3 juin 2016

A la santé des spectres !

C'est dans une ville anglaise, Ingersham, que se situe la *Cité de l'indicible peur*, adapté au cinéma par Jean- Pierre Mocky en 1964 avec Bourvil. Le roman sera perçu, à sa parution en 1943 à Bruxelles, comme un faux roman policier ou un faux roman fantastique. Le liminaire prépare le lecteur à l'arrivée imminente des «Ils...» qui sèment la «Grande Peur» depuis l'époque de Chaucer et jusqu'à nos jours. «La logique dit non mais, devant la Grande Peur, elle n'est qu'un oiseau affolé qui fuit à larges coups d'ailes vers l'horizon, laissant les hommes qui espèrent encore en elle

sans protection ni défense.» De telles envolées, qui peuvent paraître un peu grandiloquentes, préparent à une intrigue plus second degré. Sigma Triggs, le personnage central, est un ancien fonctionnaire de Scotland Yard, poursuivi par le fantôme du seul criminel qu'il a démasqué et qui fût pendu. Pour y échapper, il se réfugie dans une demeure qu'il a héritée à Ingersham. C'est le prélude à une série de meurtres, suicides et disparitions inexplicables.

Minuit quarante-cinq. Triggs trouve dans un vieux fonctionnaire aux écritures une compagnie agréable et cultivée qui lui rappelle Hamlet : «Il y a plus de choses dans le ciel et sur la terre, que n'en peuvent rêver les philosophes.» A Ingersham en tout cas, il y a foule de revenants, tueuse en série, ombre de minuit quarante-cinq et démon cannibale dans le tableau. On y prend le thé et on mange beaucoup aussi. Vu comme un potentiel brillant détective, Triggs se fait balloter par les événements. Et c'est là tout l'art de Jean Ray : parvenir à créer un climat propice à amener l'épouvante - remugles, obscurité, brouillards malfaisant - sans se prendre trop au sérieux. Car au fond, on se demande si derrière cette hécatombe de notables, le roman ne prend pas pour cible l'ambiance délétère d'une petite ville de province, où tout le monde commente ce que fait tout le monde. Seul l'horrible fantôme de l'hôtel de ville est à même de le dire.

La légende voudrait que Jean Ray, de son vrai nom Raymond Jean Marie De Kremer, aurait eu fait le tour du monde et joué les contrebandiers durant la prohibition aux Etats-Unis. Il se retrouvera quand même à l'ombre pour fraude, précise Arnaud Huftier, dans la ville de Gand «qui l'a vu naître et qu'il n'a jamais quittée». Nul besoin d'aller très loin pour réveiller les esprits.

Frédérique Rousselle

Page des libraires, juin 2016

Sertis dans un écrin magistralement illustré de noirs et gris par le dessinateur Philippe Foerster, la double publication de *La Cité de l'indicible peur* et *Les Contes du whisky* - les deux premiers tomes de la collection -, est l'occasion de plonger avec délectation, et un peu d'appréhension quand même (car ça fout les chocottes !), dans

l'univers étrange de Jean Ray. De son vrai nom, Jean-Raymond Marie de Kremer est né à Gand en Belgique en 1887. Sa biographie romancée (fantasmée) le décrit tour à tour comme trafiquant d'alcool, dompteur de tigres, coupeur de têtes à Canton, et compagnon de route de Biase Cendrars en Jamaïque... «Voleur d'amphores au fond des criques», aurait dit Bashung. Billevesées, fredaines et coquecigrues, me direz-vous? Justement, l'invention pléthorique d'histoires, c'est la particularité de Jean Ray, et sa force. Un auteur, qui à l'instar d'un Donald Westlake ou d'un Fernando Pessoa, jongle avec les pseudonymes, voire les hétéronymes. Ainsi, travaillant sur la série des Harry Dickson, «le Sherlock Holmes américain», il sera tour à tour traducteur, auteur, concepteur, jusqu'à devenir dans l'imaginaire collectif son propre créateur. Mais Jean Ray, c'est aussi une façon bien particulière de jongler avec les codes du fantastique et du gothique anglais, en donnant au genre un je ne sais quoi d'étrangement familier et continental. Ainsi, *La Cité de l'indicible peur*, qui fut adaptée au cinéma par Jean-Pierre Mocky, évoque, un mariage cinématographique entre Claude Chabrol et Tim Burton. Paraphrasant Joachim du Bellay, «Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage», je ne saurais trop vous inviter à vous précipiter sur cette collection et à vous immerger dans ces histoires poisseuses à souhait, chaînon manquant entre Edgar Allan Poe, H. P. Lovecraft et Stephen King.

Jérôme Dejean

La libre Belgique, 30 mai 2016

Jean Ray admirablement ressuscité

Professeur de littérature et, depuis peu, vice-président (entendez : vice-recteur) de l'Université de Valenciennes, Arnaud Huftier est le meilleur connaisseur de la vie et de l'œuvre de ce roi belge du Fantastique qu'est le prodigieux romancier de *Malpertuis* : on lui doit, en effet, le monumental *Jean Ray, l'alchimie du mystère*, paru chez Encrage/Les Belles Lettres. Une étude magistrale que l'on rangera aux côtés - entre autres - d'un des "Cahiers de l'Herne", établi en 1980 sous la direction de Jacques van Herp et François Truchaud, plaçant Ray dans la descendance de

Hoffmann, Edgar Poe et Lovecraft. Nul n'était donc mieux placé qu'Arnaud Huftier, lauréat en 2011 du Grand prix de l'imaginaire et du Prix du rayonnement international des lettres belges, pour diriger la nouvelle édition - augmentée d'inédits - d'œuvres d'un auteur volontiers mystificateur, ami de notre compatriote Henri Vernes, le père spirituel du légendaire Bob Morane.

Depuis quelques années, Jean Ray semblait relégué au damné "purgatoire" où gisent tant de beaux écrivains - d'André Pieyre de Mandiargues à Pierre Jean Jouve en passant par Renée Vivien, Roger Vailland, Jean de La Varende, Pierre Mac Orlan, Francis Carco, Marcel Arland, Louise de Vilmorin, Joseph Delteil, Jean Sullivan, Claude Roy, Gérard Prévot, André Hardellet, Elsa Triolet, ou notre cher Thomas Owen (alias Stéphane Rey), lui aussi l'un des hérauts belges du Fantastique. Louons donc les éditeurs qui non seulement ressuscitent de grandes plumes - qui n'attendent que d'être (re) découvertes - mais publient, en ajout aux titres connus de précieux inédits. C'est le grand mérite de ce qu'Alma propose aujourd'hui, via trois romans et huit recueils de nouvelles (annoncés d'ici à fin 2018), augmentés, comme le précise Arnaud Huftier, d'un florilège d'une dizaine de textes inédits, éclairant les différentes facettes de Jean Ray/John Flanders, le tout "accompagné d'une mise en contexte susceptible d'établir un dialogue jusque-là inexistant entre les parties de ce tout fascinant. Ainsi découvrira-t-on l'étonnant homme-livre qu'est devenu cet écrivain confondu à son œuvre."

Pour rappel, Raymond Jean Marie De Kremer, alias Jean Ray/John Flanders (parmi d'autres pseudonymes), naquit le 8 juillet 1887 à Gand, ville où, sans l'avoir jamais quittée, il s'éteindra le 17 septembre 1964. La collection s'habille d'expressionnistes couvertures illustrées par Philippe Foerster (Liège, 1954) pour qui, dans le domaine du Fantastique, Ray est "la" référence absolue »; collection qui offre les œuvres dans leur texte original, sans les retouches accumulées par ses éditeurs successifs. Une entreprise éditoriale qui ne pourra que séduire les "anciens" lecteurs de Jean Ray mais également aimer un public plus jeune, invité à explorer un stupéfiant univers littéraire, étonnamment moderne, constellé d'images frappantes et à l'écriture sans graisse aucune.

Bien plus qu'une énième republication, il convient de saluer ici un apport créatif grâce à un éditeur et à un historien des lettres que fascine l'humour noir qui teinte

tant de fictions de Jean Ray. Humour noir qui n'est pas celui du défunt Théâtre du Grand-Guignol mais fait penser à "l'emphase ironique" d'un Lautréamont ou à l'inquiétant Huysmans de *Là-bas*; une moins baroque voix que celle de Ghelderode. Avec l'accord des ayants droit, la collection Jean Ray (d'Alma) offre la première édition originale et intégrale des romans, contes et récits du "maître des effrayants vertiges" qui scénarisa tant de bandes dessinées tombées dans l'oubli, qui parurent par exemple dans l'hebdomadaire catholique "Petits Belges" à l'aube des années 1950. A ce sujet, à quand un essai totalement consacré à ce volet-là de Jean Ray/John Flanders ?

Dès à présent sont disponibles *Les Contes du whisky*, recueil paru en 1925, et *La Cité de l'indicible peur*, roman publié en 1943. Ces deux alléchants volumes seront suivis, en novembre prochain, par *La Croisière des ombres* de 1932 (...)

Du temps de l'Union soviétique, les livres de Jean Ray y étaient tirés à cinq cent mille exemplaires. Même engouement en Espagne. Sait-on que Stephen King place Jean Ray au premier rang des cinquante auteurs majeurs du Fantastique ? Et l'on ne peut que partager le lyrisme d'Arnaud Huftier : "Jean de Gand, c'est la Shéhérazade du Nord, conteur - un des plus grands au monde [...], un ciseleur de cauchemars dont chaque livre est un bréviaire de la peur, une invitation aux délires et un toast à la Terreur." Ajoutant : "Le vaisseau-fantôme est enfin rentré au port, soutes pleines. Jean Ray revient, le diable est en bordée, la galaxie de l'imaginaire a dès lors retrouvé son gouffre central, son soleil d'ambre et de nuit."

Francis Matthys

VSD, le 27 mai 2015

Dans *La Cité de l'indicible peur* (mâtin, quel titre !), brillamment adapté par Jean-Pierre Mocky avec Bourvil, Jean-Louis Barrault et Francis Blanche, Jean Ray nous mène dans une petite ville anglaise pétrifiée par une frousse séculaire. Fantômes, pseudo-enquête policière, quiproquos, on tient évidemment là un des sommets de l'œuvre de l'écrivain.

François Julien

Le monde magazine, 22 mai 2016

L'ancêtre de Stephen King

Un sacré loustic. Sous son vrai nom - Jean-Raymond Marie de Kremer -, ce natif de Gand aurait été un trafiquant d'alcool, un dompteur de tigres, un coupeur de têtes à Canton et un compagnon de Blaise Cendrars dans ses virées aux Caraïbes. Fariboles, bien évidemment. Reste que, sous des noms divers et variés (John Flanders, Kapitein Bill, Lilian Gray, Pierre Romantm...), cet invétéré polygraphe écrivit des centaines de récits, dont les plus connus sont la série des «Harry Dickson», décalquage populaire de Sherlock Holmes, et «Malpertuis». Etrange rencontre entre la mythologie grecque et le quotidien prosaïque d'une famille de petits propriétaires Si, adolescents, vous avez dévoré les aventures de Bob Morane, vous savez combien leur auteur, Henri Vernes, tenait en estime Jean Ray, qu'il célébra dans la préface mythique des 25 Meilleures Histoires noires et fantastiques paru chez Marabout. Un recueil qui, dans les maisons de campagne, continue à terroriser les gamins. Malheureusement. Jean Ray, qui écrivait plus vite que son ombre, sans véritablement se prendre au sérieux, a été publié dans un premier temps par des éditeurs qui n'accordaient que peu d'importance à la correction et, soucieux de la bienséance, opéraient des coupes malencontreuses dans ses textes, aux dépens même de leur sens. Bref, son œuvre était peu disponible depuis une trentaine d'années... D'où l'heureuse initiative d'Alma Editeur, qui a décidé de republier les principaux titres de notre homme. Ainsi. La Cité de l'indicible peur (1943), premier de la liste, que Jean-Pierre Mocky adapta au cinéma avec Bourvil et Francis Blanche en 1964 retrace une série de crimes dans la bonne ville anglaise d'Ingersham, Un ancien constable de Scotland Yard. Sigma Triggs (il apparaît dans certaines enquêtes de «Harry Dickson»), qui y a pris sa retraite, se lance dans une enquête, où, au creux des ténèbres, se cachent des monstres légendaires et des créatures effrayantes. Ce qui nous vaut une description

angoissante d'une banale cité anglaise en proie aux fantômes... Les Contes du whisky, quant à eux, premier recueil de nouvelles signées du nom de Jean Ray, remontent à 1925 et, à travers les affabulations de divers buveurs, racontent les effroyables aventures de perdants pas du tout magnifiques. A chaque fois, le mystère est total.

Yann Plougastel

INTERNET

En attendant Nadeau, 28 septembre 2016

<http://www.en-attendant-nadeau.fr/2016/09/27/lumieres-nuit-ray/>

Conformément à son titre, la terreur est au cœur de *La cité de l'indicible peur* – dans laquelle on ne trouve d'ailleurs aucun antisémitisme, alors que le livre est publié dans la Belgique occupée de 1943. La « cité » est une petite ville endormie, Ingersham, située dans une Angleterre ressemblant beaucoup à la Flandre, avec sa « Grand-Place », ses « salle[s] à manger hollandaise[s] », ses « bahuts flamands ». La petite bourgeoisie routinière qui l'habite paraît surtout préoccupée de sa quiétude et des plaisirs de la table.

Pourtant, ce cadre d'un prosaïsme presque absolu (où l'on comprend « Galatée » dans le sens de « Galantine ») cache de nombreux secrets que va révéler malgré lui un rond-de-cuir en retraite de la police, Sigma Triggs. Comme dans la série de ses Harry Dickson, Jean Ray manifeste dans ce roman son goût pour les personnages ordinaires, triviaux, et cependant subtilement tordus, bizarres, jouant à la fois sur le comique et l'inquiétude. On oscille sans cesse entre le ridicule et l'effroi. Comme les habitants d'Ingersham ne peuvent croire à la simplicité apparente de Triggs et voient en lui un habile détective venu les démasquer, leurs craintes prennent le dessus.

De cause et de forme diverses, les peurs individuelles et collectives finissent par s'amalgamer en une masse presque tangible que chacun habille de ses démons : «

Triggs eut une dernière vision de la Grand-Place, vide à présent, et soudain elle lui parut avoir un visage énorme, hagard, tordu par une épouvante livide ». Plusieurs personnages meurent de peur : la leur ou celle des autres. Personne n'est à l'abri, ni les auditeurs d'histoire, ni ceux qui les racontent. Cette défiance face aux apparences finit par contaminer la narration du roman lui-même : si tous les crimes reçoivent en définitive des explications rationnelles, celles-ci paraissent trop simples pour convaincre. Les multiples coïncidences, qui pourraient sembler des artifices, restant, elles, inexplicables, minent les justifications raisonnables. À la fin du roman, la peur semble bien exister en soi, en-deçà de la logique et en dépit d'elle.

Les contes du whisky et *La cité de l'indicible peur* illustrent de deux façons différentes la capacité du fantastique à exprimer « l'indicible » : les sentiments de terreur, de culpabilité, de sa propre insuffisance à surmonter les difficultés du monde et de la vie, mais Jean Ray arrive magistralement à mêler cela à ce qui permet aussi de lutter contre ces angoisses : l'humour, la verve, l'imagination, les histoires. Et le whisky.

Sébastien Omont

Diacritik, 20 mai 2016

<https://diacritik.com/2016/05/20/redécouvrir-jean-ray-les-contes-du-whisky-la-cité-de-lindicible-peur/>

Le roman *La Cité de l'indicible peur* date de 1943, composé dans la foulée de *Malpertuis* - soit deux chefs-d'œuvre coup sur coup. L'oralité ne domine plus l'écriture, même si le narrateur s'efface régulièrement au profit des personnages qu'il met en scène et qui relatent tour à tour des histoires dont l'importance n'apparaît pas toujours immédiatement. La jouissance de raconter est prépondérante dans le livre, peut-être plus importante que le récit lui-même. L'action se déroule au milieu d'un été caniculaire dans une petite ville de l'Angleterre profonde, Ingersham, où les notables meurent et disparaissent les uns après les autres dans des circonstances de

plus en plus mystérieuses et fantastiques. Comme toujours, l'écriture est pétillante et l'horreur explosive. Le lecteur se perd avec délectation dans ce labyrinthe narratif fait de faux-semblants et de séquences hallucinantes. En cela, il n'est pas toujours aidé par le grotesque et sympathique Triggs, héros malgré lui et détective clairvoyant que par mégarde.

Il y aussi une vocation satirique dans cette aventure débridée : celle de la petite bourgeoisie, bien sûr (expliquant ainsi l'adaptation cinématographique de Jean-Pierre Mocky), mais aussi celle de l'humanité en général. Au beau milieu de la deuxième guerre mondiale, « l'indicible peur » n'est plus seulement celle des spectres, mais surtout celle des hommes qui n'ont pas besoin de recourir aux forces de l'au-delà pour commettre des atrocités et montrer leur vrai visage. Sans trop en dévoiler, dans « Irish Whisky », le faux est ce qui permet de tourmenter les monstres de notre réalité ; dans *La Cité*, le faux est ce qui trahi le visage du mal. Dans les deux cas, l'écriture occupe une place centrale, comme en témoigne la passion de Triggs pour la graphie. Une formule se dégage ainsi d'un volume à l'autre : l'écriture du faux, la littérature fantastique, n'a finalement pour objet que de dévoiler la vérité de notre humanité et d'en agacer les plus vils aspects. Elle conserve la trace de ce que nous sommes et ce qui continue à s'écrire en dehors de nous, comme un fantôme étranger aux récits mais qui hante de sa présence les arrières pensées du lecteur.

Nicolas Tellop.